L'Amour à Tempé . Pastorale érotique en deux actes en prose

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Falconnet, Françoise-Cécile (1738-1819). Auteur du texte. L'Amour à Tempé . Pastorale érotique en deux actes en prose. 1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d’une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l’exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Par Madame
Chaumont [illegible]

L'AMOUR
A
TEMPÉ.

PASTORALE ÉROTIQUE

en deux Actes & en Prose.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

Yth
698

Yth.
698

NOMS DES ACTEURS.

L'AMOUR.	*Mlle Hus.*
PHOLOÉ.	*Mlle Doligny.*
HYACINTHE.	*M. Molé.*
IPHIANASSE, Mere de Pholoé.	*Mad^e Bonioli.*
LAMON, Pere d'Hyacinthe.	*M. Brisard.*
MŒRIS, Rival d'Hyacinthe.	*M. Monvel.*

L'AMOUR A TEMPÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR *seul sous la figure d'un jeune homme, avec ses aîles, un arc & des flèches.*

Le Théâtre représente un Bosquet avec des Siéges de gazon en ceintre. Du haut sort une Fontaine, dont l'eau roule en serpentant sur la Scène. Aux Arbres sont attachées des Guirlandes de fleurs avec des rubans; un Myrthe porte un habit de Berger avec une flûte antique; sur le tronc du Myrthe est gravée une Inscription.

L'AMOUR.

JE suis donc à Tempé. C'est ici que je vis Psyché pour la premiere fois; ce vallon me fait oublier l'Olympe; ses habitans sont mes sujets les plus

dévoués. Ils ont bâti un Temple à Pſyché ; & l'Amour reçoit tous leurs hommages. Voici l'offrande de l'un d'eux. (*Il lit.*) LAMON CONSACRE A L'EPOUX DE PSYCHÉ, SON HABIT DE BERGER ET SA FLUTE A NEUF EMBOUCHURES. CETTE INSCRIPTION EST DE LA MAIN DU JEUNE HYACINTHE, FILS DE LAMON. PUISSE LE DIEU REGARDER D'UN ŒIL FAVORABLE, ET LE PERE ET L'ENFANT. Oui, Lamon, j'ai reçu tes préſens. Tu fus autrefois comblé de mes faveurs ; & ces mêmes faveurs, je les réſerve déſormais à ton fils. J'aime les Paſteurs, j'aime ces hommes ſimples ; je veux me mêler parmi eux, & ſous cet habit, (*Il prend les vêtemens appendus au Myrthe.*) combler les vœux de deux cœurs que j'ai diſtingués. Je jouirai de leurs deſirs, de leurs craintes, de leurs larmes même : car il faut aux humains un bonheur préparé par l'infortune. Mais on m'apperçoit, & il n'eſt pas tems encore que je me montre. (*Il ſort.*)

SCENE II.

MŒRIS, PHOLOÉ.

MŒRIS.

OH ! je l'ai bien vu, il a beau ſe ſauver.

PHOLOÉ.

Qui vu, Hyacinthe ?

MŒRIS.

Eh ! non, ce n'eſt pas Hyacinthe. C'eſt un Berger qui vient d'emporter l'habit que Lamon

a consacré dans ce Bocage. Je lui disois bien que cela arriveroit; il n'a pas voulu me croire. Il auroit beaucoup mieux fait de garder son habit & sa flûte. Mais, dites-moi donc; vous allez dans la prairie ?

PHOLOÉ.

Non.

MŒRIS.

Vers le bassin de Diane ?

PHOLOÉ.

Non.

MŒRIS.

Au Temple de Psyché ?

PHOLOÉ.

Non.

MŒRIS.

Mais vous allez en quelqu'endroit, Pholoé ?

PHOLOÉ.

Que vous importe, Mœris ? Vous ne me quittez non plus que l'ombre, quand il fait soleil, ne quitte les grands peupliers plantés sur le bord du Pénée. Si je sors, vous me suivez comme une branche d'épine attachée à ma robe. Si je reste dans la maison, vous faites semblant d'y ramener mon chien que vous avez fait sortir en l'appellant. Si je chante au Bocage, j'ai le désagrément d'entendre aussitôt votre flûte éternelle, que je reconnois bien à ses sons aigres; & l'autre jour nous allions nous baigner, mes Compagnes & moi, dans la fontaine de Lisso : ne vous apperçus-je pas derriere le tombeau de Micylus ? Vous fûtes cause que nous revînmes tout de suite au

Hameau, ſans avoir goûté le plaiſir du bain. Ne vous laſſerez-vous pas de me tourmenter?

MŒRIS.

Vous tourmenter! ... Mais, Pholoé, vous ſavez que votre mere me deſtine....

PHOLOÉ.

Je ne ſais rien; ſi ce n'eſt que vous m'ennuyiez beaucoup autrefois; & que, depuis quelques jours, vous m'impatientez davantage.

MŒRIS.

Depuis quelques jours.... je vous impatiente?

PHOLOÉ.

Dites-moi; pourſuivez-vous votre chemin, ou reſtez-vous ici?

MŒRIS.

Je voulois aller.... (*Voyant que Pholoé va s'aſſeoir.*) Je reſte ici.

PHOLOÉ.

Et moi je m'en vais.

MŒRIS.

Jamais je ne pourrai rien faire qui vous ſoit agréable?

PHOLOÉ.

Pardonnez-moi; puiſque vous reſtez ici, Hyacinthe y viendra; dites-lui de m'attendre.

SCENE III.

MŒRIS, *seul & consterné.*

COMMENT ! à Hyacinthe... ! à mon Rival, peut-être ! ... Suivons-la plutôt. (*Il fait quelques pas.*) Mais, non ; je veux savoir ce que pense Hyacinthe ; c'est un enfant, il me le dira. Si j'apprends que mes espérances soient trompées, j'avertirai la mere de Pholoé ; elle m'aime, moi. Ah ! Pholoé ! Pourquoi n'est-ce pas toi qui m'aimes ? Je suis riche ; mes grands troupeaux couvrent de gras & d'immenses pâturages qui m'appartiennent : je puis disposer de tout ce bien que je conserve avec tant de soin. Je te donnerai, si tu veux, une chèvre qui porte toujours deux chevreaux, moi qui refusai dernierement à Philis un petit agneau dont la mere étoit morte. Es-tu trop jeune, pour sentir ce que je vaux ? Je suis brun, mais ma figure est agréable. Thestyle & Philalette ne passent jamais devant ma vaste maison, sans me dire : « adieu, beau Mœris ». Certainement, Hyacinthe ne mérite pas de m'être préféré. J'ai quatre Bergers & dix Laboureurs chez moi ; ils disent tous que je chante comme une Muse, & que je joue de la flûte mieux que Pan. Cependant tu me méprises.... Eh bien, je veux te mépriser à mon tour. J'en trouverai d'autres. Il est vrai.... ta taille est charmante, ta démarche est gracieuse, tes lévres & tes joues sont d'un rouge plus vif que celui d'une pêche qui mûrit au soleil, ton sourire est plein d'amour ;

mais.... Non, oh! non; je t'aimerai toujours, Pholoé; je ne puis aimer que toi; ſans toi, je n'aurois preſque point de plaiſir à être le plus riche des habitans de Tempé.

SCENE IV.

MŒRIS, L'AMOUR *en Berger.*

MŒRIS.

Où cours-tu ſi vîte, adoleſcent impie? Dis, parle?

L'AMOUR.

O Berger! ſois utile à un malheureux! Tu le vois; épuiſé de fatigue, je puis à peine me ſoutenir. Mon bélier épouvanté a fui devant moi. Va de ce côté; aide un de tes jeunes Compatriotes qui le pourſuit de l'autre. Vous me l'amenerez, tandis que je me repoſerai un inſtant ſur ce gazon.

MŒRIS.

Qui? Moi? J'irois courir après ton bélier? Tu te trompes fort; cours toi-même, ſi tu le veux. Et puis ce n'eſt pas cela dont il eſt queſtion. Je t'ai vu détacher du tronc de ce Myrthe l'habillement que tu portes. Dis-moi, crois-tu qu'on l'eût placé là pour toi? C'eſt une offrande faite au Dieu tutélaire de ce Bocage. Tu te perſuades, ſans doute, qu'on ne le reconnoîtra pas, parce que tous les habits de Bergers ſe reſſemblent; mais on le reconnoîtra en le regardant attentivement.

L'AMOUR.

Mon ami, je ſuis pauvre ; je n'ai pas cru faire un crime. Laiſſe au Dieu le ſoin de venger ſa divinité ; & daigne venir m'aider à ramener mon bélier.

MŒRIS.

Moi, ton ami ! & tu es pauvre ! Oh ! non : je n'ai point d'amis comme toi. Je n'ai point d'amis, car je ſuis ſeul opulent dans le canton. Je ne travaille point, & j'ai des Paſteurs & des Laboureurs qui travaillent à ma place. Imagine ſi j'irai me déranger pour te faire plaiſir.

L'AMOUR.

Ton ame eſt dure, & tu habites Tempé ! Eh bien, je t'en conjure par tes richeſſes ; fais-moi la grace que je te demande.

MŒRIS.

Non, non, non. Ne me regarde pas davantage d'un air ſuppliant ; je ne veux pas t'accorder ce que tu demandes, & tu laiſſes à ton bélier le tems de gagner le Bois ſacré que l'on voit d'ici. Va-t-en.

L'AMOUR.

Je m'en vais, mais les Dieux te puniront.

SCENE V.

MŒRIS, *seul.*

Les Dieux, les Dieux! voilà tout ce que savent dire les misérables que nous refusons. Eh bien, quoi? les Dieux! N'est-ce pas eux qui nous ont donné du bien? S'ils nous l'ont donné, n'est-ce pas pour nous? Si c'est pour nous, ce n'est donc pas pour les autres. Ah! qu'ils devroient bien aussi nous avoir munis contre ce je ne sais quoi qui nous trouble, lorsque nous sommes obligés de refuser; car je posséderai davantage un jour; & comment ferai-je alors, puisqu'à présent on m'importune si souvent, & que je ne laisse pas d'en avoir quelque chagrin? Sans doute, qu'en devenant plus riche, on devient aussi plus dur. Oh! oui, certainement; essayons donc d'augmenter mes biens au plus vîte, pour jouir plutôt du privilége. Mais Hyacinthe ne vient point.... Infailliblement c'est lui qui a secouru l'indiscret qui me quitte. Tant mieux, le petit imbécile me dira tout. Le voici. Il parle. (*Il prête une oreille attentive.*) Ecoutons.

SCENE VI.

MŒRIS, HYACINTHE.

HYACINTHE *regardant de tous côtés.*

ELLE n'y eſt pas !

MŒRIS.

Qui, elle ?

HYACINTHE.

Vous ne l'avez pas vue ?

MŒRIS.

Qui donc ?

HYACINTHE.

Mais . . . Pholoé.

MŒRIS.

Pholoé ! Que lui veux-tu ? Eh bien, tu rougis. Ah ! Hyacinthe, je vois bien ce qui t'attire auprès d'elle.

HYACINTHE.

Quoi ? Que pourroit-ce être ?

MŒRIS.

Tu l'aimes.

HYACINTHE.

Je l'aime . . . mais je ne ſais pas.

MŒRIS.

Tu ne ſais pas ?

HYACINTHE.

Non. Tenez, Mœris, je connois Pholoé depuis long-tems; mais il y a huit jours, à la fête de Vénus, je me trouvai vis-à-vis d'elle dans le Temple. Elle étoit habillée de lin; une ceinture d'azur ferroit fa taille; fes cheveux tomboient à groffes boucles fur fon col & fur fes épaules; elle avoit un bouquet de narciffes mêlés avec des brins de myrthe; la corbeille qu'elle devoit préfenter à la Déeffe étoit pleine de lys & de tubéreufes. Je confidérois Pholoé, car c'étoit la plus belle des Filles du facrifice. Elle arrêta fes yeux fur moi . . . fes beaux yeux . . . vous fçavez qu'elle les a doux & tendres comme une colombe qui fe défaltère au bord d'un petit ruiffeau. Ah! Mœris, mon cœur fe troubla, je fentis le rouge qui me montoit au vifage, mes genoux chanceloient, je baiffai la vue, je n'ofai plus la regarder, & j'en mourois d'envie.

MŒRIS. *Inquiet.*

Tu . . . tu l'aimes . . . Hyacinthe.

HYACINTHE.

De retour à la maifon, mon pere me crut malade, parce que j'oubliois de conduire mes chèvres vers l'ozeraye, & que je répondois mal à fes queftions. Je n'étois pas malade, Pholoé m'occupoit, je croyois toujours qu'elle me regardoit. Toute la nuit je rêvai de Pholoé, & le lendemain je vins dans ce Bocage pour fonger à mes rêves fans être interrompu.

MŒRIS, *toujours plus mal à fon aife.*

Ah! tu... tu rêvois de Pholoé ... & puis....

HYACINTHE.

Quand je revis Pholoé, je n'eus pas la force de lui rien dire. La ſeconde fois je lui parlai, mais en tremblant, ſans ſavoir ce que je diſois, pourtant je remarquai qu'elle m'écoutoit avec bonté. Je me ſuis enhardi; hier je lui donnai des muguets & des violettes, & j'oſai lui demander un baiſer. O Mœris ! je crus ſentir ſur ſes lèvres comme une jeune abeille cachée dans un bouton de roſe, qui me piqua juſqu'au cœur; j'en treſſaillis; &, depuis ce moment, je n'ai plus de repos.

SCENE VII.

L'AMOUR, HYACINTHE, MŒRIS.

MŒRIS *ſans voir l'Amour & d'une voix tremblante.*

ELLE t'a donné un baiſer ?. . à toi ? . . . Pholoé ? . . . qui te piqua juſqu'au cœur ?

HYACINTHE.

Aujourd'hui je la cherche pour lui montrer un nid de tourtereaux que j'ai découvert; elle ira le prendre, ou bien nous irons le prendre enſemble; mais je ne veux plus des baiſers de Pholoé.

MŒRIS.

Il étoit donc bien doux ce baiſer ?... Non, je... je veux dire que . . . (*A part.*) J'étouffe

(*d'un ton de colère.*) petit malheureux ! si jamais... (*en se radoucissant.*) Oui, tu feras bien de refuser les baisers de Pholoé. (*à part.*) Ah ! je n'y puis plus tenir. (*en furieux.*) Tu m'as déchiré le cœur. Il te coûtera cher le baiser que t'a donné, Pholoé. Je me vengerai d'elle, je me vengerai de toi. Je cours avertir sa mere ; elle m'écoutera, me consolera ; & si par malheur . . . mais je ne crains pas qu'elle me refuse.

L'AMOUR.

Comment, vous vous fâchez, riche Mœris ? Mais, vous n'y songez pas ; & que vous importe le baiser de Pholoé ? N'êtes-vous pas opulent, le seul opulent de ce canton ? Pholoé n'est pas riche, Hyacinthe est pauvre.

MŒRIS.

Jupiter te confonde, méchant étranger ! Tu veux irriter ma peine, mais tu ne le feras pas impunément, peut-être. Si je rencontre ton troupeau, je l'effraierai par mes cris & le disperserai dans la campagne. Va, puisse encore ton bélier s'enfuir ; & toi, après une recherche longue & pénible, le perdre tout-à-fait. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

L'AMOUR, HYACINTHE.

L'AMOUR.

Je te remercie, jeune Berger. J'ai retrouvé mon bélier. Il paissoit l'herbe fraîche auprès de l'aubepine, à laquelle tu l'avois attaché. Demande-moi la récompense que mérite un pareil service.

HYACINTHE.

Eh! mais ne vous ai-je pas épargné de la fatigue?

L'AMOUR.

Oui, beaucoup.

HYACINTHE.

Eh! bien, cela m'a fait plaisir.

L'AMOUR.

Va, tu portes un cœur compatissant; les Dieux te béniront.

HYACINTHE.

Oui, & ce sera ma récompense. Mon pere me le dit souvent, & ma mere me le disoit aussi, quand elle me tenoit sur ses genoux, avant d'avoir perdu le jour. « Hyacinthe, la bénédiction » des Dieux, & l'amitié des hommes, voilà le fruit » de la bienfaisance & son digne prix ». Et il me semble qu'elle oublioit encore le plaisir d'obliger qui est si doux. Mais, dites-moi, bel Étranger,

avez-vous remarqué le courroux de Mœris; comment ses lèvres étoient pâles & tremblantes? Et qu'est-ce donc que le baiser d'une Bergère, puisqu'il m'agite si fort, & qu'il met Mœris en fureur ?

L'AMOUR, *en souriant.*

Mais... le baiser d'une Bergere, c'est un.... (*l'Amour sourit.*)

HYACINTHE.

Est-ce un mal ? Oh ! comme vous souriez!... Vous souriez tout comme ... Mais apprenez-le moi, est-ce un mal ? Vous le savez.

L'AMOUR.

Oui, je le sais, & beaucoup d'autres choses. Je sais, par exemple, que tu croyois trouver ici Pholoé.

HYACINTHE.

Cela est vrai. Vous êtes donc un favori d'Apollon, un Devin. Savez-vous aussi interpréter les songes ?

L'AMOUR.

Oui.

HYACINTHE.

Voulez-vous m'expliquer celui que j'ai fait hier ?

L'AMOUR.

Je le veux bien.

HYACINTHE.

Je croyois être dans un jardin délicieux, où les fleurs naissoient de toutes parts. La rose & le jasmin en formoient l'enclos; le chêvrefeuil avec

le lilas s'élevoient agréablement en bosquets; les rossignols charmoient l'oreille par un ramage mélodieux; tous les arbres étoient chargés de fruits; & l'air qu'on y respiroit . . . mais ce n'étoit pas l'air qu'on respiroit, c'étoit le parfum des fleurs. J'étois oppressé de plaisir, lorsque, levant les yeux, j'ai vû un char traîné par des cygnes qui fendoient mollement les airs. Dans ce char étoit une Femme d'une beauté divine, dont un beau garçon assis à côté d'elle, caressoit la main, oh! tout comme je caresserois celle de Pholoé. Le char est venu se reposer au milieu du jardin, le beau garçon en est descendu, & j'ai vu qu'il avoit des aîles dont le sommet étoit doré, & un carquois plein de flèches. Il a secoué sa blonde chevelure, & pris son arc; il me regardoit en souriant, mais son sourire avoit quelque chose de malin, comme le vôtre de tout à l'heure. Je l'ai vu tendre son arc & ajuster une flèche contre moi; j'ai fait un cri, je me suis baissé pour l'éviter; il n'étoit plus tems, le trait vole, il me perce le sein; je tombe, on accourt, on cherche à me rappeller à la vie, j'ouvre les yeux: c'étoit Pholoé qui tenoit la main sur ma blessure. En la voyant, je me suis éveillé en sursaut, tout a disparu, le beau jardin, le char, le Dieu, la Déesse, & je n'ai regretté que Pholoé.

L'AMOUR.

Je ne puis t'expliquer ton rêve, Hyacinthe; ce seroit trahir le secret du Dieu qui t'est apparu. Je te dirai seulement que le beau garçon que tu as vu descendre du char est l'Amour. Ce Dieu affectionne sur-tout ce vallon depuis qu'il y vit

Psyché. C'est la Déesse qui étoit assise à son côté. Souvent il honore ces lieux de sa présence, les Habitans sont ses plus chers favoris, & peut-être il veut te rendre heureux avec Pholoé.

HYACINTHE, *timidement.*

Me rendre heureux avec Pholoé ?

L'AMOUR.

Oui. Mais. . . .

HYACINTHE.

Quoi ?

L'AMOUR.

Tu n'es pas riche.

HYACINTHE.

Riche ? Et qu'est-ce qu'être riche ? Est-ce être beau comme Adonis, ou fort comme Hercule, ou vaillant comme Mars ?

L'AMOUR.

Non, ce n'est pas cela.

HYACINTHE.

Licidas, qui chante comme Orphée, qui danse comme une Nymphe, & qui compose des vers dignes de Phébus, est-il riche ?

L'AMOUR.

Non. Etre riche, c'est avoir beaucoup d'agneaux, beaucoup de génisses, de grands pâturages. C'est avoir, pour soi tout seul, la part d'un grand nombre d'autres.

HYACINTHE.

Mais ces autres, il faut bien qu'ils subsistent ; les riches leur rendent donc cette part qu'ils ont

à eux? Par exemple, nous avons quelquefois chez mon pere du lait frais, des faines & des noisettes plus que nous ne pouvons en manger: alors j'appelle le premier voyageur qui passe, je l'invite à venir se reposer dans notre grotte, & nous lui offrons, de bon cœur, de partager notre repas. Nous n'aurions pas tout mangé, ce surplus est la portion de ceux qui n'ont point de portion. Attendez. . . . Je crois vous comprendre: être riche, c'est être bon; car c'est être chargé de la distribution des parts d'un grand nombre de personnes, n'est-il pas vrai? Vous souriez encore; mais je n'oserai plus vous rien dire. Vous vous moquez de moi.

L'AMOUR.

Ce que tu dis, Hyacinthe, devroit être; mais n'est pas. Un homme riche garde toutes ces parts pour lui, afin de devenir plus riche encore.

HYACINTHE.

Je vois bien à présent que vous vous moquez de moi. Ce que vous dites est impossible. Et que feroit-il de toutes ces parts? La peine de les garder est-elle comparable à la satisfaction de les rendre à ceux à qui elles appartiennent? Tenez, nous sommes riches quelquefois, & même, oh! oui, j'en suis bien assuré, nous le serions toujours, si Pholoé vouloit venir demeurer avec nous. Je lui céderois avec tant de plaisir, la moitié des fruits que je vais cueillir. Je lui donnerois tout, si cette moitié ne lui suffisoit pas.

L'AMOUR.

Et si sa mere Iphianasse vouloit aussi habiter avec vous?

HYACINTHE.

Nous creuserions plus avant dans le rocher, je menerois moi-même ses chèvres brouter sur le penchant de la colline, & nous serions encore riches.

L'AMOUR.

Mais si elle perdoit ses chèvres ?

HYACINTHE.

Alors . . . je laisserois ma part à la mere de Pholoé, j'irois ailleurs.

L'AMOUR.

Et qui se chargeroit d'aller cueillir des fruits pour ton pere & pour Pholoé ?

HYACINTHE.

Vous avez raison. O que cet accident seroit cruel !

L'AMOUR.

Ne crains rien, Hyacinthe; Iphianasse n'ira pas demeurer avec vous, elle ne voudra pas non-plus que Pholoé y demeure. On te préfere Mœris, il est riche lui.

HYACINTHE.

Votre discours me trouble, me saisit, quoiqu'il ne soit pas vraisemblable; quand on veut demeurer avec quelqu'un, les grands troupeaux le rendent-ils plus aimable ? Mais, vous vous jouez de ma simplicité. Qui êtes-vous ? Votre présence me fait presque frémir. . . . L'image de Pholoé me persécute plus violemment. Seriez-vous un de ces Magiciens puissans, dont on conte tant de merveilles dans notre Thessalie ? O ! si vous

en êtes un, veuillez ne pas me nuire; il n'y a point de gloire à opprimer un foible Berger.

L'AMOUR.

Je ne ſuis point un Magicien, & je ne cherche point à te nuire, Hyacinthe; au contraire, laiſſe-moi guider tes pas, je puis contribuer à ta félicité. Va là-bas ſous ce vieux chêne où Pholoé t'a donné le premier baiſer, vas-y l'attendre, je ſaurai l'engager à t'aller joindre.

HYACINTHE.

Je vous obéis. Mais. . . . (*il le regarde.*) Non, vous n'aurez pas le courage de me tromper. (*il revient après avoir fait quelques pas.*) Au nom des Dieux, ayez pitié de mon impatience, ou bientôt vous me verrez revenir ſur mes pas.

SCENE IX.

L'AMOUR, *ſeul.*

VOILA les cœurs où j'aime à ſuivre les effets de ma puiſſance; ils brûlent de l'encens ſur mes autels avant de ſavoir le nom du Dieu qu'ils adorent. Ah! ceux qui m'invoquent, qui me reclament à haute voix, ſont des impoſteurs qui ne me reſſentent gueres. Ici l'innocence au front ouvert, la candeur au ſourire ingénu régnent ſans concurrent. Il s'y rencontre un Mœris; mais il eſt ſeul, & j'empêcherai que le nombre n'en augmente. J'apperçois Pholoé. Qu'elle eſt belle! O Hyacinthe! c'eſt aux Monarques à t'envier ton bonheur.

SCENE X.

L'AMOUR, PHLOÉ.

PHOLOÉ *entre sur la ſcène, effeuillant une roſe ; elle dit à chaque feuille :*

IL m'aime, un peu, beaucoup, paſſionnément, point du tout. Il m'aime, un peu, beaucoup, paſſionnément. Ah ! (*elle ſaute de joie.*) Hyacinthe ! Hyacinthe ! (*elle voit l'Amour & veut ſe retirer.*)

L'AMOUR.

Je vous ſalue, gentille Bergere. Ne craignez rien d'un Berger qui s'intéreſſe à votre ſort. Vous paroiſſez occupée ?

PHOLOÉ.

Je vous ſalue, jeune Étranger ; je répétois un ſecret que vient de m'apprendre une de mes compagnes, & je ne vous avois pas vu.

L'AMOUR.

Voulez-vous m'enſeigner ce ſecret ? Je ne trahirai pas votre confiance. Je ſuis diſcret, & quand on m'accuſe de ne pas l'être, on en prend un autre pour moi. Vous voyez ; je n'ai pas encore vu naître bien des fois le Printems parmi les Bergers. Auſſi je me plais avec les jeunes Bergeres. Les jeunes Bergeres me recherchent de même, & elles préférent mon entretien au murmure d'un clair ruiſſeau, à l'ombre fraîche d'une grotte ſo-

litaire, & aux accens variés du rossignol pendant une belle nuit d'été.

PHOLOÉ.

Je le crois. Votre physionomie attache ; vous êtes si jeune ! vous ressemblez à une rose qui commence d'éclorre, ce n'est pas encore une rose ; mais ce n'est plus un bouton. Savez-vous cependant que vous avez l'air bien assuré pour votre âge, & que vous êtes trop hardi de m'aborder sans me connoître, & de vouloir que je vous apprenne un secret ?

L'AMOUR.

Si vous me l'apprenez, je vous apprendrai, à mon tour, l'endroit où Hyacinthe vous attend à présent.

PHOLOÉ.

Hyacinthe ! Mais, vous me connoissez donc ?

L'AMOUR.

Oui. Lorsqu'hier, dans le vallon, auprès du petit bois de Myrthe, vous appelliez Hyacinthe, & qu'on répéta son nom après vous. . . .

PHOLOÉ.

Si tendrement . . .

L'AMOUR.

C'étoit moi.

PHOLOÉ.

Je pensois que ce fût l'écho.

L'AMOUR.

Et cette flûte dont les sons avoient tant de charmes pour votre oreille, que vous n'osiez

reſpirer, crainte de perdre quelques-uns de ſes ſons; cette flûte dont la délicieuſe harmonie fit couler de vos yeux des larmes de plaiſir; c'étoit la mienne.

PHOLOÉ.

Vous jouiez l'air que chante Hyacinthe, & ſa voix argentine ne me cauſe pas plus d'émotion. Mais, dites-moi, où le trouverai-je à préſent; il m'a promis de m'enſeigner un nid de tourtereaux; en quel endroit pourrai-je le rencontrer?

L'AMOUR.

Sous ce vieux chêne où il vous donna... ne baiſſez pas la vue.... où il vous donna des violettes & des muguets. A préſent, le ſecret de votre compagne?

PHOLOÉ, *un peu vîte.*

C'eſt Euphroſine. Elle m'a dit: « Pholoé veux-tu » ſavoir ſi quelque Berger t'aime, & combien il » t'aime? Effeuille une roſe, dis à chaque feuille, » vous m'avez entendue? Je ſongeois à Hyacinthe. Mais je l'apperçois.

L'AMOUR.

Je vous laiſſe, car ſans être indiſcret, on peut être importun.

PHOLOÉ.

Vous êtes bien le maître de demeurer.

L'AMOUR.

Si cela peut vous plaire?...

PHOLOÉ.

Je dis que vous êtes bien le maître de demeurer.

L'AMOUR.

Je vous entends.

SCENE XI.

L'AMOUR, HYACINTHE, PHOLOÉ.

L'AMOUR.

Vous avez été bientôt de retour, Hyacinthe?

HYACINTHE.

Je n'aurois pu l'attendre plus long-temps, (*montrant Pholoé.*) J'ai monté ſur l'arbre. Voici les tourtereaux, Pholoé.

L'AMOUR.

Adieu, Hyacinthe. Je ne voudrois pas vous gêner.

HYACINTHE.

Nous gêner? Non, je vous aſſûre : je ne faiſois pas attention à vous.

SCENE XII.

HYACINTHE, PHOLOÉ *qui tient dans sa main le nid de tourtereaux.*

PHOLOÉ.

MAIS il y en a deux; vous en prendrez un, & je garderai l'autre.

HYACINTHE.

Oh! non, Pholoé, cela ne se peut pas.

PHOLOÉ.

Cela ne se peut pas .... & pourquoi?

HYACINTHE.

Parce qu'ils sont nés, & qu'ils ont été nourris ensemble dans un même nid; & si on les séparoit, cela les feroit mourir.

PHOLOÉ.

Vous croyez?

HYACINTHE.

On me l'a dit, & je le crois moi; car si quelqu'un me disoit: « Hyacinthe, tu ne verras plus » Pholoé »; je sens que j'en mourrois.

PHOLOÉ.

Je ne veux pas que vous mouriez, Hyacinthe, & vous me verrez toujours.

HYACINTHE.

Ah! Pholoé. (*Il lui prend la main.*) Votre main eſt brûlante. (*Il la quitte*).

PHOLOÉ.

Non, c'eſt la vôtre.

HYACINTHE.

Pholoé, je voudrois que les tourtereaux fuſſent parler; j'en éleverois deux, & je les inſtruirois à me répéter : Pholoé, belle Pholoé.

PHOLOÉ.

Moi, je veux eſſayer d'apprendre votre nom aux miens, je le leur répéterai ſi ſouvent, ſi ſouvent qu'ils l'apprendront peut-être.

HYACINTHE.

Et ſi nous étions deux tourtereaux, en ſeriez-vous bien aiſe?

PHOLOÉ.

Et qu'eſt-ce qu'il nous en feroit arrivé?

HYACINTHE.

Nous aurions été élevés dans le même nid; & quand nos aîles feroient devenues grandes, nous euſſions toujours volé à côté l'un de l'autre; nous aurions paſſé les nuits ſur la même branche, & lorſque l'aurore..... N'avez-vous jamais vu de tourtereaux le matin avant le lever du Soleil?

PHOLOÉ.

Non, jamais.

HYACINTHE.

D'abord un des deux fait un petit cri, comme s'il vouloit éveiller ſon compagnon; ils battent

des aîles tout doucement; enſuite ils les étendent, & chacun, avec ſon bec, arrange les plumes de l'autre. Ah! Pholoé, qu'il eſt agréable de les voir s'entrelacer & ſe careſſer ainſi! tenez le jour où vous aſſiſtâtes au ſacrifice de Vénus, le matin j'avois vu deux tourtereaux faire tout ce que je vous dis. Après cela, ils approcherent leurs petits becs, ils les unirent; ils ſembloient frémir de plaiſir. Puis ils s'interrompoient par un doux roucoulement... Que je vous montre.

PHOLOÉ.

Oh! oui, Hyacinthe, je voudrois bien que nous fuſſions deux tourtereaux.

HYACINTHE.

Voulez-vous que je vous montre? (*Il va pour l'embraſſer.*) Mais non: (*il ſe retire.*) Vos baiſers portent le poiſon dans le cœur, ils rendent les gens furieux.

PHOLOÉ.

Que dites-vous de mes baiſers? ce ſont les vôtres plutôt. Je ſuis dans une agitation... depuis celui que vous me donnâtes hier.... & je ne vous fais point de reproches cependant. Ah!

SCENE XIII.

PHOLOÉ, HYACINTHE, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Mes jeunes amis, il arrive ſouvent que la couleuvre détruit les œufs de la fauvette, tandis que celle-ci chante au Bocage. Pholoé, votre mere Iphianaſſe vous cherche avec Mœris; elle approche par cette allée d'orangers; attendez-la. Toi, Hyacinthe, ſuis-moi: vous pourrez vous revoir tantôt. (*à part.*) Le tems des épreuves eſt arrivé.

SCENE XIV.

PHOLOÉ, IPHIANASSE, MŒRIS.

IPHIANASSE.

A la bonne heure, Mœris; je conſens que Pholoé ſoit votre épouſe, pourvu néanmoins qu'elle n'ait pas pour vous une trop grande répugnance.

MŒRIS.

Et vous enverrez vos chèvres avec les miennes, nos troupeaux n'en feront plus qu'un. Voilà Pholoé, je vais lui communiquer votre réſolution.

IPHIANASSE.

Attendez. Ma fille, tu m'as quittée de bonne heure ?

PHOLOÉ, *rougiſſant.*

Oui, ma mere.

IPHIANASSE.

Tu as même oublié d'arroſer le pied d'œillet que tu cultives avec tant de ſoin.

PHOLOÉ.

C'eſt que.....

MŒRIS.

Oh ! çà, Pholoé, vous allez être mon épouſe ; votre mere l'a décidé : cela ne vous fait-il pas plaiſir ?

PHOLOÉ.

Je n'en ſais rien : demandez à ma mere.

MŒRIS.

Comment, à votre mere ?

PHOLOÉ.

Puiſqu'elle ne m'en a rien dit, ſans doute que cela ne me regarde pas.

MŒRIS.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, cela vous regarde. Ah ! vous avez là deux tourtereaux ; ils nous ſerviront pour le ſacrifice.

PHOLOÉ.

Que voulez-vous dire pour le ſacrifice, Mœris ?

MŒRIS.

Oui, vous & moi, nous en étoufferons chacun un au pied de la ſtatue de l'hymen.

PHOLOÉ.

Qui ? moi, qui ne ſaurois voir mourir un petit papillon, j'aurois le courage d'étouffer un de ces jolis animaux ! Je ſentirois ſon petit cœur palpiter, tandis qu'il battroit des aîles contre ma main ; & je l'entendrois ſe plaindre, hélas ! de ma méchanceté ? Ah ! Mœris, cette idée me fait frémir. Qu'il n'y ait plutôt jamais, jamais de ſacrifice.

IPHIANASSE.

Qui vous a donné ces oiſeaux, ma fille ?

PHOLOÉ.

Hyacinthe.

MŒRIS.

Je vous le diſois bien qu'Hyacinthe étoit ſon amant.

PHOLOÉ.

Oh ! ma bonne mere, ne croyez pas Mœris : il ne l'eſt pas ; non, il ne l'eſt pas. C'eſt vous, Mœris, qui êtes mon amant. Ne me l'avez-vous pas dit ?

MŒRIS.

Il eſt vrai.

PHOLOÉ, *vivement.*

Oh ! je vais vous faire voir qu'Hyacinthe n'eſt pas mon amant. Votre abord me glace, votre préſence me gêne, & vos diſcours m'ennuient ; vous êtes mon amant, vous. Mais lui, quand il n'eſt pas avec moi, je voudrois le rencontrer ;

quand je le vois, mon visage s'enflamme, ma respiration se précipite; tout ce qu'il dit me pénetre; & quand il m'a quittée, je ferme les yeux pour m'entretenir avec son image. Ah! ma mere, je vous obéis avec tant de joie, vous le savez. Vous m'avez défendu d'aller avec un amant dans les bosquets; aussi qu'il dise, Mœris, si jamais j'ai voulu qu'il m'y suivît, mais tout à l'heure je n'aurois ressenti aucune peine d'aller y joindre Hyacinthe.

IPHIANASSE.

Taisez-vous, taisez-vous, Pholoé. Qu'osez-vous dire ici?

PHOLOÉ.

Oh! Mœris, vous êtes cause qu'Iphianasse me parle comme jamais elle ne m'a parlé. Allez, je vous hais... je vous hais...

MŒRIS, *à Iphianasse.*

Vous voyez, vous voyez.

IPHIANASSE, *à Pholoé.*

Taisez-vous encore une fois, taisez-vous. Je saurai me faire obéir.

IPHIANASSE.

Ma mere, ne vous mettez pas en colere contre votre fille.

MŒRIS, *à Pholoé.*

Mais aussi vous avez tort. Est-ce que vous ne savez pas que l'Oracle promet à Hyacinthe une épouse de la main d'un Dieu? Vous concevez que ce ne peut être qu'une Nymphe, & qu'ainsi vous ne devriez pas...(*on entend une voix qui dit:*

Iphianaſſe, votre cabane eſt embrâſée, votre troupeau va périr.)

IPHIANASSE.

O Dieux ! courons. Ne me refuſez pas votre ſecours, Mœris. (*Elle ſort en tenant Pholoé par la main.*)

SCENE XV.

MŒRIS *ſeul.*

La ſuivrai-je moi-même ? Non, je lui enverrai mon monde. A quoi bon s'expoſer ! Et puis, ſi la cabane eſt brûlée, tant mieux. On ne pourra plus me refuſer Pholoé.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HYACINTHE *seul.*

ELLES ne sont arrivées que pour être témoins de leur ruine, malgré le zele de nos Bergers. Oh! quel affreux spectacle! Comme la flâme s'élançoit de toutes parts! Elle s'élançoit comme un grand dragon sur des tourbillons de fumée noire, & l'on prétend que l'on a vu ce jeune garçon allumer le feu avec un flambeau. Combien la physionomie est trompeuse! On ne l'auroit pas dit, à le voir. Hélas! j'ai fait mon possible pour éteindre l'incendie; mais, loin de l'appaiser, l'onde sembloit en augmenter la fureur. Le faîte de la cabane a fondu sous mes pieds, avec un fracas horrible; & sans l'assistance d'une Divinité, j'aurois été pour jamais enseveli parmi les décombres. O Vulcain! O Dieu terrible! Malgré les cris & les soins de nos Compagnons, au milieu d'eux, tu dévores les chevreaux & leurs meres! Tu consumes la demeure des troupeaux & celle des Pasteurs! Epargne désormais les humbles chaumieres des habitans de Tempé. Dans quel trouble je suis! Pholoé! Pholoé! je te plains! Je plains Iphianasse! Pourquoi n'ai-je pas été assez heureux pour écarter le malheur loin de vous? Je n'ai pas osé vous aborder; votre affliction déchiroit mon cœur. Mais voici Mœris: je l'ai vu près d'elles; il m'instruira de leur état.

SCENE

SCENE II.

MŒRIS, HYACINTHE.

HYACINTHE.

OH ! Mœris, vous avez laissé Iphianasse & Pholoé bien affligées ; n'est-il pas vrai ?

MŒRIS.

Non, j'avois le moyen de les consoler.

HYACINTHE.

Vous, Mœris ? Ah ! je vous en félicite du fond de mon ame. Vous l'avez sans doute employé ?

MŒRIS, *nonchalamment.*

Oui. Iphianasse me donne Pholoé pour femme, & elle vient habiter ma maison avec Pholoé.

HYACINTHE.

Avec Pholoé, & vous vivrez avec Pholoé ?

MŒRIS.

Oui.

HYACINTHE.

Ah. . . ! Mais, . . .

MŒRIS.

Quoi ! cela te chagrine ?

HYACINTHE.

Oh ! oui ; je suis fâché de ce moyen-là. Pourtant je serois bien aise de savoir Pholoé heureuse ; mais je pense qu'elle ne sera pas heureuse.

MŒRIS.

Qui te fait penſer qu'elle ne ſera pas heureuſe, petit mauvais berger ? Va, Pholoé ſait depuis long-tems qu'elle doit être à moi, & elle en eſt contente, très-contente, te dis-je. Reſte, reſte ici : tu nous verras tout-à-l'heure paſſer pour nous rendre au Temple de Pſyché. Tu verras la joie briller ſur ſon front & ſur celui d'Iphianaſſe ; ſon bras ſera paſſé dans le mien, je le preſſerai contre mon ſein, & nous nous ſourirons amoureuſement. Mes quatre Bergers & mes dix Laboureurs nous accompagneront. Tu n'as pas toi quatre Bergers & dix Laboureurs. Tu verras encore une fois. Mais non : tiens, j'ai pitié de toi. Va près de ton pere Lamon, & ne reſte pas pour voir paſſer Pholoé : tu ne ferois qu'augmenter ton déplaiſir. (*Il fait quelques pas & revient.*) Ecoute, je veux te dire encore que, ſi Pholoé t'a donné un baiſer, ſi elle t'a tenu des diſcours qui ne reſſemblent pas aux miens, c'eſt pour ſe moquer de toi ; elle m'en a aſſuré... Pour ſe moquer de toi, entend-tu ? Adieu, éloigne-toi, crois-en mon avis.

SCENE III.

HYACINTHE, *ſeul.*

Elle va demeurer dans la grande maiſon de Mœris. Ah ! qu'eſt-ce que je reſſens ? Il me ſemble qu'on a placé ſur mon ſein une maſſe lourde qui me ſuffoque. O Dieux ! j'ai bien du chagrin, & mes larmes ne peuvent pas couler. Tu vas habiter avec Mœris, Pholoé, toi ! Tendres co-

lombes, vous pourrez déformais vivre avec les vautours. Mais elle n'a plus de cabane. Ah! je veux refter fous ce feuillage ; &, quand je la verrai paffer, je lui dirai : « O Pholoé ! viens dans » notre grotte, viens ; mon pere Lamon t'y recevra avec plaifir & moi avec tranfport. Ne m'as-» tu pas dit que tu voudrois que nous fuffions deux » tourtereaux ? Nous ferons comme eux alors, » viens »... Infortuné Hyacinthe, ne te fouvient-il plus des dernieres paroles de Mœris ? Elle fe moquoit de toi! Ce baifer fi... je ne fais plus comment l'appeller ; c'étoit pour fe moquer de moi! Non, non, je ne refterai pas plus long-tems ici. O Lamon ! ô mon pere ! je vais vous retrouver. Je vous dirai le fujet de ma triftefſe, vous plaindrez votre fils. Pendant que j'irai me mettre dans le fond de notre grotte, où je pleurerai la tête dans mes mains. Je pleurerai... O que je ferai heureux de fentir les larmes couler le long de mes bras! Méchante Pholoé! Je te... oui, je te hais. Je l'entends. C'eft elle... fuyons. Ah! je puis à peine marcher. (*Il va fe placer derriere le trone du myrthe*).

SCENE IV.

PHOLOÉ, *ſeule.*

PAUVRE Pholoé ! pauvre jeune fille ! ta cabane eſt détruite, ton troupeau eſt perdu, ta mere eſt déſolée. Ah ! . . . mais ce qu'on m'a dit d'Hyacinthe me cauſe encore plus de peine. Hyacinthe ! . . c'eſt une nymphe qui t'eſt deſtinée pour compagne. Et toi, Pholoé ! . . on te délaiſſe. Ce matin encore en penſant à lui, mon ſein palpitoit de plaiſir : (*en regardant ſes tourtereaux.*) Innocens oiſeaux, nous n'avons plus d'aſyle ni vous ni moi. Vous ne ſauriez retrouver ceux qui vous donnoient votre nourriture, & Pholoé ne pourra plus vous nourrir. O ma mere ! qui te conſolera ? j'eſpérois que ce petit Berger qui paroît ſi doux, viendroit eſſuyer mes larmes ; j'aurois eſſuyé les tiennes ; mais il me laiſſe dans l'affliction, & il ne nous reſte d'autre reſſource que d'aller ſur les débris de notre cabane ; tu t'aſſeoiras, je m'aſſeoirai à tes pieds, & nous pleurerons enſemble juſqu'à . . . . juſqu'à ce que nous mourions de douleur. (*Elle ſe met dans une poſture de ſuppliante.*) Divinités de ce Bocage, ſi dans ce moment, portées ſur l'aile des Zéphyrs, vous rempliſſez ces lieux de votre préſence, & ſi vous voyez ma déſolation, ayez pitié de mon ſort, adouciſſez ma ſituation.

SCENE V.

PHOLOÉ, HYACINTHE *paroît & se jette à ses genoux.*

PHOLOÉ.

AH ciel ! Que viens-tu chercher ici, dis, ingrat Hyacinthe ? mon chagrin te fait-il plaisir ? Eh bien, vois. Sois content, je pleure.

HYACINTHE.

Ah ! mes pleurs se mêlent aux tiens. O Dieux !.. Dieux !.. Mais vous allez vivre avec Mœris, il me l'a dit.

PHOLOÉ.

C'est vous qui desirez une nymphe pour épouse. Mœris me l'a appris. Pholoé n'a plus de troupeau, lui avez-vous dit encore ; je ne saurois la préférer à celle que les Dieux me promettent. Cruel Hyacinthe, tu m'abandonnes !

HYACINTHE.

Moi, t'abandonner ! ah ! non, non, jamais. Je ne veux point d'une Nymphe, non pas même d'une Déesse. Mœris n'a pas dit la vérité. Ah ! s'il pouvoit aussi m'avoir trompé ! Pholoé se moquoit de toi, me disoit-il, quand elle t'a parlé, lorsqu'elle.... t'a fait des caresses. Nous allons ensemble au Temple de Psyché, elle le sait, elle en est bien aise. Elle se moquoit de toi, m'a-t-il répété.

PHOLOÉ.

Il t'a trompé, il t'a trompé.

HYACINTHE.

Ah ! Pholoé !

PHOLOÉ.

Ah ! Hyacinthe ?

HYACINTHE.

Que je ſuis tranſporté ! .. mon cœur eſt trop plein de ma joie ; il veut ſortir de mon ſein.

PHOLOÉ.

Je ſerois aiſe auſſi... mais ma mere... Hélas ! nous ſommes ſans cabane.

HYACINTHE.

O Pholoé ! notre grotte eſt ſpacieuſe. Vous viendrez ta mere & toi demeurer avec nous : Lamon en ſera charmé. Il eſt bon, mon pere. Nous nous verrons à tous momens. Nous ſerons toujours enſemble. Ma chere Pholoé, n'es-tu pas ma chere Pholoé !

PHOLOÉ.

Oui, mon cher Hyacinthe. Ah ! Si ma mere y veut conſentir !

HYACINTHE.

Allons la trouver, ta mere. Mais je la vois.

SCENE VI.

IPHIANASSE, HYACINTHE, PHOLOÉ.

IPHIANASSE.

VENEZ, Pholoé.

PHOLOÉ.

Ma mere !

HYACINTHE.

Iphianaſſe, je voudrois vous faire une priere.

PHOLOÉ.

Ma mere, écoutez Hyacinthe.

IPHIANASSE.

Nous lui avons des obligations, je le ſais, ma fille ; mais, que peut-il avoir à me dire ?

HYACINTHE.

N'emmenez pas Pholoé, venez avec elle habiter la grotte de Lamon, vous nous remplirez tous de joie.

IPHIANASSE.

Qu'entends-je ? Eſt-ce ainſi, Pholoé, que vous ſuivez mes ordres? Ne ſavez-vous pas que Mœris doit être votre époux, & que vous devez l'aimer ?

PHOLOÉ.

O ma mere ! je ne puis, je ne ſaurois aimer Mœris. J'aime Hyacinthe, vous le voyez s'il mérite mon cœur. Pourquoi refuſer de me rendre heureuſe ?

IPHIANASSE.

Je veux votre bonheur, ma fille, & je sais mieux que vous ce qui peut le faire. Suivez-moi. Nous allons chez Mœris. Il nous attend, l'abondance régne dans sa maison. Ses vastes greniers sont pleins d'herbages secs & de toutes sortes de fruits d'hiver & d'automne. Vous verrez ses grands vases d'airain où le lait aime à ruisseler. Toutes ces richesses vous appartiendront.

PHOLOÉ, *tremblante.*

Ma mere !

IPHIANASSE.

Obéissez, & n'augmentez pas notre infortune par vos refus.

PHOLOÉ.

Ma mere, vous ne m'aimez plus. Ah ! cessez de me regarder de cet air de courroux. Je suis prête à vous suivre. Allons demeurer avec Mœris, oui, je serai son épouse. Mais vous m'y verrez languir comme une fleur dont un insecte malfaisant a piqué la racine. Elle se fane, sa tête tombe, elle meurt : de même je mourrai bientôt. Alors, ma mere, viens toucher mes joues froides, donne un baiser à ta fille, un dernier baiser sur le front, & dis en me plaçant dans la sépulture : c'est pour m'obéir qu'elle a perdu la vie. Et toi, Hyacinthe, le matin, quand tu passeras sous le ceintre des berceaux pour aller dans la prairie, ou le soir, quand tu reviendras à travers les bruyeres, pense à Pholoé, qui ne sera plus. Que son souvenir voltige autour de toi ainsi qu'une ombre légere. Elle t'aimoit.

HYACINTHE *fait un cri.*

O Iphianaſſe ! ſeriez-vous aſſez inſenſible...

IPHIANASSE, *ſanglotant.*

Viens dans mon ſein, chere enfant, chaſſe ces idées lugubres. Hélas ! c'eſt pour toi, non pour moi, que je m'oppoſe à tes deſirs. Savons-nous ſi le pere d'Hyacinthe voudra t'unir à ſon fils, s'il voudra partager ſa demeure avec nous. A préſent la fortune nous a tout enlevé.

HYACINTHE.

S'il le voudra ! Ah ! il le voudra. Quand il s'agit de faire le bien, je réponds de mon pere. Mais il s'avance à propos. Je cours au-devant de lui, il chérit ſon Hyacinthe, il va combler mes vœux.

SCENE VII.

IPHIANASSE, PHOLOÉ, HYACINTHE, LAMON.

HYACINTHE.

MON pere, mon excellent pere, tu ſais le malheur d'Iphianaſſe & de Pholoé. Tu en es affligé. Je le vois. Mais réjouis-toi, je vais t'en donner le ſujet. Nous pouvons réparer leur déſaſtre. Notre grotte eſt aſſez grande, elles viendront l'habiter avec nous. Pholoé le veut bien, aide-nous à déterminer ſa mere.

LAMON.

Mon Hyacinthe, je ſuis ravi de voir que tu me préviennes. Iphianaſſe, j'ai quitté ma grotte pour venir m'affliger avec vous, & vous offrir de partager ce que je poſſede.

IPHIANASSE.

O Lamon ! O le meilleur des hommes ! Je voulois donner ma fille à Mœris, l'opulent Mœris : mais ta générosité acheve de me vaincre. Elle aime ton fils, vois ſi tu veux qu'elle ſoit heureuſe en t'appellant ſon pere.

LAMON.

Un ancien Oracle me fait eſpérer, pour Hyacinthe, une épouſe de la main d'un Dieu. Mais Pholoé, la fille d'un de mes voiſins, belle & infortunée, me ſemble préférable à l'une des Immortelles.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens. MŒRIS.

MŒRIS.

QUEL blaſphême, Lamon, oſez-vous prononcer ! Et vous, Iphianaſſe, pourquoi ne vous rendez-vous pas auprès de moi ? qui vous retient? Je n'aime pas les retards. Quoique vous n'ayez plus de troupeau, je ne balance pas à vous tenir ma parole. Il n'y a plus moyen de s'en dédire, Pholoé doit être à moi.

HYACINTHE.

Non, Mœris, Pholoé & sa mere consentent à venir demeurer dans notre grotte, & Pholoé sera ma compagne. A présent je vous pardonne votre tromperie.

MŒRIS.

Mais, vous n'y pensez pas, Iphianasse, de refuser mes offres ? Et vous, Lamon, que deviendra l'Oracle ?

LAMON.

Les Dieux en ont remis l'accomplissement à ma volonté. Je ne suis pas digne de tant d'honneur.

MŒRIS.

Mais, dites, est-ce bien là votre derniere résolution ; vous, Iphianasse ; vous, Pholoé ?

PHOLOÉ.

Oh ! oui, Mœris.

MŒRIS.

Réfléchissez-y.

IPHIANASSE.

Toutes nos réfléxions sont faites.

MŒRIS.

Je vous l'apprendrai donc à cette heure. Vous avez tout perdu, Lamon.

LAMON.

Qu'entendez-vous par ce propos effrayant ?

SCENE IX.

Les mêmes. L'AMOUR.

MŒRIS, *montrant l'Amour.*

DEMANDEZ, il vous le dira, il le fait bien.

L'AMOUR.

Lamon, je vais vous apprendre une mauvaise nouvelle. J'étois monté sur le rocher au-dessus de votre retraite, quand j'ai senti que la voûte s'ébranloit. Je suis promptement descendu, elle s'est, en effet, écroûlée. Votre grotte est comblée, vos chèvres & vos brebis sont écrâsées. J'ai vu le petit agneau que tu chérissois, Hyacinthe; il avoit fui vers l'ouverture, une pierre énorme qui l'a atteint a brisé la moitié de son corps, il poussoit un bêlement plaintif & mourant.

HYACINTHE.

O Etranger ! devez-vous donc toujours faire le mal ou l'annoncer? Vous avez pris les vêtemens consacrés au Bocage, tandis que mon pere vous en auroit donné d'autres en place, si vous lui en eussiez demandé. On assûre encore que vous avez mis le feu à la cabane d'Iphianasse. Vous avoit-elle fait quelque chose, dites?

L'AMOUR.

Le tems me justifiera : mais ce ne sont pas des cabanes que je me plais à embrâser.

LAMON, *consterné.*

Mon Hyacinthe, . . . qu'allons-nous devenir ?

HYACINTHE.

Qu'allons-nous devenir ? C'est à présent que nous sommes pauvres. Mais, Mœris, vous êtes riche, vous. Rendez à mon pere sa part que les Dieux vous ont confiée. Des cinquante génisses qui sont dans votre bercail, cédez-nous-en quatre ; ou huit, si vous voulez, pour vous débarrasser du soin de garder la part d'un second pauvre à qui nous la rendrons quand il se présentera.

MŒRIS.

Qui ? moi ! que je vous céde aucunes de mes génisses ! Non, en vérité. Je ne veux même plus de Pholoé. Elle me dédaignoit tantôt ; les Dieux me donnent mon tour.

L'AMOUR.

Les Dieux, Mœris, vous offrent une belle occasion de vous montrer digne des faveurs qu'ils vous ont faites, & des richesses qu'ils vous ont accordées. Il vous en coûtera peu pour vous faire bénir de trois personnes.

MŒRIS.

Jeune impudent, n'atteste pas les Dieux, que tu méprises. Je ne veux plus de Pholoé, avec elle il faudroit me charger de sa mere, essuyer ses sollicitations en faveur de Lamon, & peut-être même de son fils. Elle m'a rejetté : qu'elle aille à présent vivre avec Hyacinthe, dans la grotte de Lamon.

HYACINTHE.

O Mœris ! pourriez-vous refuser Pholoé, Iphianasse & Lamon ? Votre maison est si grande! elle les contiendra facilement. Moi j'irai dans les profondes forêts y cueillir des fruits sauvages, & la nuit je me retirerai dans les tentes des Bergers. Pour toi, mon pere, tu ne peux plus aller dans les forêts; tu ne le pourrois pas, Pholoé, & tu serois si mal sous les tentes! O! Mœris, je vous en conjure à genoux; (*il se jette à genoux.*) retirez avec vous Pholoé, Lamon & Iphianasse. Pholoé, je ne te reverrai plus. Ah! que je suis malheureux !

MŒRIS.

Pour Pholoé, sans doute, & ce n'est pas sérieusement que j'ai refusé. Tes prieres sont bien inutiles à son égard, & je l'aime trop pour l'abandonner. Mais Iphianasse ... mais Lamon. . . .

SCENE X

ET DERNIERE.

Les mêmes. L'AMOUR, *qui, dans cet intervalle a repris sa figure, & paroît accompagné de son cortége ordinaire.*

OUI, je suis satisfait; (*ils paroissent surpris.*) Vous ne vous trompez pas, c'est le fils de Vénus.

PHOLOÉ, HYACINTHE.

O le plus charmant des Dieux de l'Olympe!

L'AMOUR.

Hyacinthe, tu mérites d'être heureux. Je remplirai ſans ceſſe ton ame d'amour pour Pholoé, ſon ardeur répondra à la tienne, vous vous aimerez toujours.

HYACINTHE, *à Pholoé.*

Que ſa préſence m'explique d'événemens ! Je me plaignois d'un Dieu qui travailloit à notre bonheur.

PHOLOÉ, *en regardant le nid de tourtereaux.*

Pauvres petits tourtereaux, faut-il que vous ſoyez immolés ?

L'AMOUR.

Iphianaſſe, & toi, Lamon, vous trouverez un troupeau plus nombreux. Près de cette fontaine, au milieu de ces ormes que vous appercevez, s'éleve en ce moment une cabane aſſez grande pour vos deux familles. Je ne vous laiſſerai rien à regretter.

LAMON, IPHIANASSE.

Quels vœux ! quelles actions de graces !...

L'AMOUR.

Pour toi, Mœris, je ne t'ôterai pas tes biens ; ce ſeroit te récompenſer. Mes flèches les plus acerées déchireront ton cœur errant de Bergere en Bergere, & deſtiné à n'en point trouver de vraiment ſenſible. Malheureux quand on te réſiſtera, plus malheureux encore ſi l'on te cède, tu croiras que l'on ne s'eſt rendu qu'à ton opulence, & tu croiras la vérité. Le dégoût volera ſur ta

tête, tu maudiras tes richesses, & ton exemple redoutable épouvantera Tempé tant que l'Amour sera la plus chere des passions de ses habitans : car, j'en jure par le Styx, c'est ainsi que je traiterai désormais tous les riches sans humanité. Allez, Jeux & Ris, aimables compagnons de l'Amour, vous qui remplissez de miel, & couronnez de fleurs la coupe de la vie, où sans vous les mortels ne boiroient que la douleur & l'ennui ; dispersez-vous dans les cabanes, portez mes feux dans les ames de tous les habitans de cette belle contrée, & qu'ils célebrent avec vous le jour où l'Epoux de Psyché s'est mêlé parmi eux.

La Piéce est terminée par un Ballet.